



Honoré de Balzac

Le caractère...

Pages extraites de
Expliquez-moi... Balzac
par Pierre Chardon.
Les Éditions Foucher, Paris.

Le caractère...

... physique...

« Balzac était debout (chez M^{me} de Girardin) devant la cheminée... Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchassent de s'apercevoir de sa taille ; mais cette taille ondoyait comme sa pensée ; entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge ; tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe d'idées ; tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini. Il ne s'interrompit pas plus d'une minute pour moi, il était emporté par sa conversation avec M. et M^{me} de Girardin. Il me jeta un regard vif, pressé, gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai pour lui serrer la main, je vis que nous nous comprenions sans phrase et tout fut dit

entre nous ; il était lancé, il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis et il continua son monologue, comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre. L'attention que je donnais à sa parole me donnait le temps d'observer sa personne dans son éternelle ondulation. Il était gras, épais, carré par la base et les épaules ; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants ; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur ; il y avait tant d'âme qu'elle portait tout cela légèrement et gaiement, comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau ; ses bras gesticulaient avec aisance ; il causait comme un orateur parle. »

Dans l'ensemble les contemporains ont souscrit à l'exactitude de ce portrait, et les images de l'époque peintes, dessinées ou sculptées, les caricatures, une photographie saisissante de Nadar dans le plein de sa maturité, enfin son dernier aspect, que fixa le peintre Eugène Giraud le jour même de sa mort, permettent de se représenter Balzac comme le décrivit Lamartine.

On pouvait le trouver laid, lourd, vulgaire, empâté, peu soigné dans sa toilette ou au contraire « bizarrement recherché », excentrique, tous : amis, ennemis, ou simples témoins impartiaux, s'accordent sur la magnificence de son front, l'extraordinaire et fascinante beauté des yeux noirs « pailletés d'or », l'impression de puissance, d'énergie, de surhumain qu'on ressentait, même à son corps défendant, quand on le voyait et qu'on l'entendait.

... moral...

Les apparences

« Débordant d'entrain, bouillonnant de verve », vaniteux, menteur et pour tout dire, ensorcelant. « Insinuant, flatteur, obséquieux, rempli de grâces félines, d'une facilité d'élocution étonnante et d'une audace de hâblerie que rien n'intimidait ; il savait fort bien qu'il était difficile qu'on pût lui reprocher quelque chose »,

écrit son éditeur Verdet qui n'était pas bienveillant, et qui cependant conclut comme malgré lui : « Il possédait l'art de se faire aimer à ce point qu'on oubliait, en sa présence, les griefs qu'à tort ou à raison on avait contre lui, pour ne se souvenir que de l'affection qu'on lui portait. » Et cette affection, de la part de ses serviteurs, de beaucoup de ses amis, et d'un nombre important de femmes remarquables¹, approcha le plus souvent du fanatisme, et même d'un véritable culte.

On a épilogué sans fin sur la goinfrerie de Balzac. Certes, il aima la bonne chère, les parties fines. On en trouve maints échos dans son œuvre, et son héros de prédilection, Lucien de Rubempré, est coutumier des « orgies ». Il raconte complaisamment ces fêtes à M^{me} Hanska : *J'assiste aujourd'hui à un dîner diplomatique de bons enfants qui veulent rire et*

¹ Citons parmi elles la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, qui eut avec Balzac un commerce de très vive amitié et qui copiait pour son plaisir des pages de son auteur préféré et adoré.

boire... Mais il conclut : Comme je suis hébété de travail, je n'ai pas le courage de me refuser cette débauche.

De même, à M^{me} Zulma Carreaud, pour se justifier d'aimer le luxe, ce que ses ennemis lui reprochent : *J'ai acquis le droit de me mettre dans la soie, parce que, demain s'il le faut, je retournerai sans regret, sans un soupir, dans la mansarde de l'artiste, la mansarde nue...*

Et ce qu'il écrivait à sa fidèle et intelligente amie n'était point de la littérature ni du romantisme, c'était la vérité. Nous le verrons à propos de son travail.

Égoïsme

Balzac a défini lui-même son égoïsme. C'est celui *des grands travailleurs*. « Il avait, dit Émile Faguet, cet égoïsme profond, commun du reste à presque tous les artistes, mais chez lui naïf, ingénu et qu'il ne pouvait dissimuler ni réprimer, qui consiste à voir toutes choses comme insignifiantes en comparaison de son œuvre. »

Car il était en effet hanté par son œuvre, on pourrait dire habité par elle, et il arrivait à ne plus faire la différence entre sa vie véritable et les vies imaginaires créées par lui.

Amour de l'argent et de la gloire

Sainte-Beuve, qui fut pour Balzac un véritable ennemi, l'accusait d'amour immodéré de l'argent : « Ce mélange de gloire et de gain m'importune », disait-il avec dédain. Certes Balzac a désiré l'argent toute sa vie. Son œuvre, sa correspondance, témoignent de sa course après le « gain ». Mais qu'est-ce à dire ? Qu'il voulait de l'argent pour l'argent lui-même, ou qu'il en avait besoin ? On sait de reste qu'il en avait besoin, qu'il était enchaîné par ses dettes, que le manque d'argent fut pour lui un supplice infernal. « Quand on est Balzac, écrit Rémy de Gourmont, on sait comment on fait fortune, mais on ne fait pas fortune. » L'accuser d'avidité pour le « gain », c'est le calomnier à coup sûr.

Quant à l'amour de la gloire, qui le posséda certainement, comment le lui reprocher ? Il avait

conscience de son immense génie, il savait qu'il faisait partie de ce petit nombre d'hommes qui, à travers les siècles, sont l'honneur et la justification de l'humanité elle-même. Sauf lorsqu'il s'agit d'un saint, qui est sur un autre plan, le plan de Dieu, ces hommes désirent l'admiration, et, en quelque sorte, la soumission des autres hommes à leurs pensées. Balzac n'a pas échappé à la règle, il avait besoin de cette gloire légitime comme d'un excitant cérébral et moral, cela n'a causé de dommage à personne. On s'étonne, de nos jours, de voir certains commentateurs le lui reprocher !

Naïveté

Baudelaire, qui aima et admira Balzac sans réserve, parle de son « adorable naïveté ». Voilà sans doute le dernier mot du caractère de Balzac. Naïveté, c'est-à-dire qu'il était toujours neuf, toujours apte à s'étonner, à s'émerveiller, à s'enthousiasmer et, sur le plan supérieur, à deviner, à comprendre. Il n'était jamais blasé, il n'abordait rien avec une méfiance *a priori* et

c'est bien là une condition de renouvellement indéfini.

Générosité

Cet « égoïste » était bon et généreux. Les témoignages des contemporains sont unanimes. Sainte-Beuve lui-même n'y contredit point. La correspondance ne permet de déceler aucune fêlure dans cette spontanéité du don de soi, qui fit que Balzac fut tellement aimé. Il ne marchandait pas son admiration, entière, sans retour, comme en témoigne l'étonnant article sur *La Chartreuse de Parme* et sur Stendhal, du 25 septembre 1840 dans la *Revue Parisienne* où, dit Alain : « le mouvement d'admirer est sublime ».

Le secret du cœur

Toute sa vie Balzac fut affamé de tendresse et d'amitié. Sa correspondance en est un témoignage direct, mais son œuvre – où il livre ses véritables pensées et ses plus profonds sentiments en les prêtant à ses personnages –,

nous a laissé des textes bien significatifs, ne seraient-ce que ses devises : *fuge, late, tace...*, *aux cœurs blessés l'ombre et le silence...*

On a dit qu'il avait la passion de l'intimité et qu'il s'est défendu de jamais livrer son cœur au public. Mais voici ce qu'il prête de lui-même au journaliste Blondet dans *Les Paysans* : *Les hommes habitués à rouler dans les abîmes de la nature sociale, à tout comprendre, à ne rien réprimer, se font une oasis dans le cœur ; ils oublient leurs perversités et celles d'autrui ; ils deviennent, dans un cercle étroit et réservé, de petits saints ; ils ont des délicatesses féminines ; ...ils se font angéliques pour la seule personne qui les adore, et ils ne jouent pas la comédie, ils mettent leur âme au vert, pour ainsi dire ; ils ont besoin de brosser leurs taches de boue, de guérir leurs plaies, de panser leurs blessures !*

Dans une lettre à M^{me} Hanska, il avoue : *il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur.*

La qualité maîtresse : l'énergie

La vie et l'œuvre de Balzac, a-t-on dit, sont des chefs-d'œuvre d'énergie. Certes. En dehors des commandements de l'inspiration et du génie, Balzac a voulu *La Comédie Humaine*¹. Il a lutté contre tout, en connaissance de cause, avec héroïsme. Non point pour prendre une attitude, comme le romantisme l'imposa à Byron, Chateaubriand ou Vigny, mais parce qu'il était un ouvrier consciencieux, qui bâtit parce qu'il doit bâtir.

Toute la correspondance témoigne de cette volonté acharnée : *il y a longtemps que les angoisses et moi nous nous sommes mesurés ! Je les ai domptées, je les dompterai encore !* (Lettre à sa sœur Laure, 1834) *Je suis comme sur un champ de bataille* (à sa mère, 1834). *Je souffrirai encore, il est vrai, mais enfin je triompherai, et,*

¹ Comme de nos jours son émule et son admirateur (son continuateur en quelque sorte), Marcel Proust, a voulu la *Recherche du Temps perdu*.

dans le combat, il faut marcher et ne pas s'attendrir (à sa sœur Laure, 1835).

Jamais le torrent qui m'emporte n'a été plus rapide ; jamais une œuvre plus majestueusement terrible n'a commandé le cerveau humain. Je vais, je vais au travail comme le joueur au jeu... J'arriverai tué ! (à M^{me} Zulma Carreaud, 1835)

De pareils tours de force veulent des prodiges, c'est comme les campagnes d'Italie (à M^{me} Hanska, 1835).

En 1844, il parle de *l'enfer de ses seize années de labeur*, mais il n'a jamais désespéré ni capitulé, la maladie et la mort seules eurent raison de sa volonté. « C'était, dit Émile Faguet, un admirable ouvrier de lettres, probe, consciencieux, scrupuleux, acharné. Il est de ceux pour qui ont été choses méritées, même moralement, le succès et la gloire. »

... intellectuel...

Le cerveau de Balzac était admirablement organisé. Tout ce dont l'artiste de génie a besoin pour la création de son œuvre, il le possédait et, au premier chef, les trois facultés maîtresses : l'imagination, la mémoire, la puissance d'abstraction.

Imagination

« Il avait l'imagination, la vraie, non pas celle qui s'exerce dans les mots, qui fait des métaphores, construit laborieusement des symboles, mais celle qui crée des choses, des êtres et des événements. » (Émile Faguet)

Car cette imagination ne s'exerçait sur des chimères que dans sa vie, où il dépassait presque toujours le réel, et où il était victime de son inadaptation aux choses pratiques. Mais lorsqu'il s'agissait de son œuvre, et c'était ce qui lui importait le plus en définitive, il partait,

scientifiquement, de l'observation.

Aussi, était-il d'une insatiable curiosité de toutes choses, des plus petites aux plus grandes. Tout l'intéressait, rien ne lui semblait méprisable. Il voyait, entendait, enregistrait tout.

Mémoire

La mémoire chez lui était comme la vie même de ses pensées. Ce qu'il récoltait, ce qu'il emmagasinait, devenait aussitôt actif. Sa cervelle, disait-il, est « *hébétée d'idées qui affluent* ». Chaque idée éveillée par l'observation prenait sa place dans sa mémoire comme une cellule vivante. *Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles... Ce kaléidoscope-là vient-il de ce que le hasard jette, dans l'âme de ceux qui prétendent vouloir peindre toutes les affections du cœur humain, toutes ces affections mêmes... et l'observation ne serait-elle qu'une sorte de mémoire ?* (Lettre à M^{me} d'Abrantès)

Faculté d'abstraction

Mais cette masse prodigieuse de documents vivants, véritable nourriture de l'imagination créatrice, était absorbée, digérée dans la solitude et le silence du cabinet de travail, par la méditation contemplative. Balzac eut le goût des choses mystiques, sans doute parce qu'il reconnaissait dans le mécanisme cérébral qui amène les mystiques à rejeter toutes pensées, hormis celle de la divinité, son propre mécanisme d'abstraction. Tout s'effaçait lorsqu'il se mettait au travail. Transporté au sein de sa création, il utilisait automatiquement les matériaux dont il avait besoin et, avec les mots, ses outils, il modelait peu à peu des êtres, il faisait surgir des événements, tous animés d'une vie si puissante, si impérieuse que, souvent halluciné par eux, il finissait par ne plus les distinguer de la réalité.

Méthode de travail

Balzac prenait des notes sur un carnet qui ne le quittait jamais, comme un peintre fait des croquis. Il avait sa méthode et son ordre

rigoureux. Léger repas à six heures du soir. Il se couche, se fait réveiller vers minuit, s'enveloppe d'un froc de laine blanche, puis armé d'une plume de corbeau, muni de papier, d'encre, il s'installe. Du café extrêmement fort, non sucré, chauffe sur une veilleuse. Silence de la nuit, fraîcheur des idées naissantes, douce lueur des bougies ou de la lampe à huile, suscitant des ombres évocatrices. Il écrit jusque vers sept heures. Il s'arrête, prend un bain, s'allonge sur son divan, rêve. De huit à neuf heures vient l'éditeur. Puis reprise de la plume jusqu'à midi. Petit repas. Il recommence jusqu'à six heures. Cette claustration, ce jeûne, durent un mois, deux mois. Quand Balzac reparaît dans le monde, au théâtre, dans les journaux, amaigri, le visage creusé, les yeux cernés et brillants, il ressemble à un chien toujours attaché qui a rompu sa chaîne, ou, comme dit son ami Champfleury, « à un sanglier joyeux ».

Les pages écrites du premier jet ne représentent qu'une ébauche, des contours. La vraie composition commence après. D'abord sur le manuscrit qui se transforme en un amas de

surcharges et de ratures, ensuite sur les épreuves successives, corrigées sans fin, terreur et horreur des imprimeurs.

Il met toujours en route plusieurs livres à la fois, passant de l'un à l'autre, se délassant, s'inspirant de l'un par l'autre et nouant entre eux le puissant lien de leur unité.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.